

LE FRONDEUR

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

ABONNEMENT UN AN (52) 57.50

BUREAU RUE DE LA LETTUE



A QUI LE CHAPEAU ?

ABONNEMENTS :

Un an fr. 5 50

Franco par la Poste

Bureaux :

12 - Rue de l'Étude - 12

A LIÈGE

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

ANNONCES :

La ligne fr. 25

RECLAMES :

Dans le corps du journal

La ligne 1 "

On traite à forfait.

O LITTÉRATURE !

Le bon, l'excellent *Journal de Liège*, moniteur officiel des intérêts antédiluviens, vient de mettre la main sur un collaborateur digne de lui.

L'homme étonnant qui dépose, à présent, sa prose le long des colonnes du journal gaga, possède, en effet, toutes les qualités requises dans la maison : légèreté de main et de plume, originalité hardie dans le style, et — surtout — une connaissance profonde de cette admirable langue française, si difficile à manier pour les profanes. Toutes ces qualités sont, d'ailleurs, indispensables pour écrire dans la feuille que Charles-Auguste — le Girardin de la place Saint-Lambert — dirige avec une compétence et une distinction qui font l'admiration du monde littéraire de Bressoux et de Queue-du-Bois.

Ce merle blanc que le *Journal de Liège* vient de découvrir, désirant garder l'anonyme — tant de modestie sied au génie! — je me contenterai de le désigner par les humbles initiales qui se trouvent en bas de l'article — six colonnes, s'il vous plaît — publié samedi en supplément par le *Journal de Liège* — article commenté aujourd'hui par toute la presse européenne.

Ces initiales, les voici :

ALEXANDRE NEUJEAN.

Ingénieur-chimiste, docteur en sciences naturelles, membre de la Société française des ingénieurs civils.

C'est tout.

M. Alexandre Neujean aurait pu assurément ajouter à ces titres nombreux, les mentions suivantes : vacciné, ancien membre de la société des *Houberts*, caporal de la garde-civique (3^e du 2^e, de la 1^{re}) et aspirant chevalier de l'ordre de Léopold.

Il ne l'a pas voulu : « Respectons son silence autour de lui rangés » comme les affligés gardes d'Hippolyte.

* * *

C'est dans le but de nous narrer l'excursion faite en Belgique et en Hollande, par la Société française des Ingénieurs civils, que M. Neujean (Alexandre pour les dames) a mis sa blanche main à sa plume élégante.

Cette narration est tout à fait brillante, tant au point de vue de l'élégante correction de la forme qu'au point de vue d'une profondeur de pensées, trahissant son auteur à chaque phrase.

On remarquera qu'en homme pratique, M. Neujean (Alexandre pour rigoler) a eu soin d'accorder à la partie gastronomique de l'excursion, la place qui lui revient.

Aussi, en commençant, l'auteur déclare « qu'après la traversée des vallées de l'Oise et de l'Aisme et un déjeuner dans le train, fourni par le buffet de Tergnier » les voyageurs arrivent à Bruxelles.

Le *Journal* ne nous dit pas si la traversée de la vallée de l'Oise n'a donné le mal de mer à personne, mais nous aimons à croire que tout s'est bien passé.

A Bruxelles, dit M. Neujean, nous remarquons dans l'assistance, monsieur un tel, un tel... et « M. A. Neujean, ingénieur-chimiste, accompagné de son fils M. A. Neujean (sic) ».

M. Neujean a remarqué sa présence et celle de son fils — lequel l'accompagnait. C'est d'un reporter perspicace. M. Neujean est un de ces hommes semblables à Napoléon 1^{er}, auxquels aucun détail n'échappe.

* * *

Mais laissons parler le *Journal de Liège* par l'organe même de M. Neujean (Alexandre dans l'intimité).

On est à Anvers.

« La Société, dit le *Journal*, va visiter avec M. l'échevin et MM. les ingénieurs de la ville, le Musée Plantin, qui est une vraie merveille; ensuite, les tableaux si réputés de Rubens à la Cathédrale après avoir pris les logements retenus à l'avance ».

A six heures, un dîner au Rocher de Cancale réunit tous les membres de l'excursion.

Le Musée Plantin, les logements retenus à l'avance et les tableaux si réputés (crois-tu, Alexandre) de Rubens, tout cela en trois lignes. Quel homme... cet Alexandre!

Quant au repas, c'est le second de la relation. Ce n'est qu'un début.

Aussi, après nous avoir raconté sa visite des ports et sa promenade sur l'Escaut, Alexandre s'empresse de revenir à son sujet favori.

« Nous débarquons, dit-il, et nous nous rendons à midi au restaurant du Rocher de Cancale. où un déjeuner princier, nous est offert par M. Hersent et nous leste pour aller prendre, à 2 heures, le train spécial qui doit nous conduire à Amsterdam. »

Et de trois.

* * *

La parole est à Alexandre qui en profite pour nous dire que « On s'est séparé partiellement après plusieurs toasts de part et d'autre ».

Se séparer partiellement ?

Neujean, je suis perplexe. Vous en allâtes, vous, peut-être en laissant un de vos bras sous celui d'un ingénieur français et votre tête au fond d'une des coupes dont on s'était servi pour toaster de part et d'autre ?

Eclaircissez-nous, Alexandre... et continuez :

Le train spécial pour Amsterdam emporte les 55 ingénieurs français et M^{me} Tresca, 4 ingénieurs belges : MM. Bouquié, Pichault, Vellut et Neujean (déjà nommé) ainsi que le fils de ce dernier (déjà nommé) et M. de Ruider, ingénieur des chemins de fer; il nous conduit jusqu'à la frontière hollandaise.

Nous arrivons alors dans les immenses pâturages situés entre Bois-le-Duc et Utrecht, en traversant successivement la Dieze, la Nouvelle-Meuse, le Wahal et le Rhin sur quatre immenses ponts jetés sur ces cours d'eau. Nous sommes favorisés par un temps clair et jouissons sur tout le parcours de ces beaux paysages sans fin, dans lesquels de nombreux troupeaux de bestiaux sont répandus (sic); nous dépassons Utrecht et, en traversant des pâturages et marécages, arrivons à Amsterdam à 6 heures 23 du soir. En route, on vote une souscription de 500 fr. pour les victimes du tremblement de terre de Java.

Alexandre ne nous fait pas remarquer qu'il a traversé ces immenses pâturages sans éprouver le besoin de s'y arrêter. Mais le lecteur aura sans doute remarqué cette réserve, et saura gré à M. Neujean de cette extraordinaire sobriété.

Malheureusement, cela ne dure pas et, arrivé à Amsterdam, le gastronome reparait. Écoutez :

M. Husquin de Rhéville, notre secrétaire archiviste, nous remet à chacun notre billet de logement, en indiquant le numéro de notre chambre aux deux hôtels Krasnapolsky et du Passage, où des appartements ont été retenus pour les membres de l'excursion par les soins de MM. les membres de la Compagnie des chemins de fer de l'Etat néerlandais. Notre billet de logement renferme également une invitation au dîner pour ce soir, à 7 h. 30, nous offert par la Compagnie des chemins de fer de l'Etat néerlandais. Des voitures nous conduisent à nos hôtels respectifs et à 7 heures 30 nous nous rendons à la salle de banquet de l'hôtel Krasnapolsky.

Un banquet d'environ 80 couverts, des mieux ordonnés et arrosés des vins de France les plus généreux, nous est servi.

D'autres toasts suivent et l'on se rend dans le salon d'exposition pour y déguster le bon café et les fins cigares des possessions hollandaises, ainsi que les délicieuses liqueurs de la maison Focking.

Et de quatre !

* * *

Le lendemain jeudi 20, on se retrouve à 9 heures du matin à l'exposition, en compagnie de quelques-uns des ingénieurs des chemins de fer hollandais et de MM. les ingénieurs des ponts et chaussées (Waterstaat) et ceux de la ville d'Amsterdam. Ces messieurs, avec une grande amabilité, nous montrent cette Exposition si brillante et si bien réussie, mais dont la description déjà décrite dans tous les grands journaux, serait ici de trop.

Description déjà décrite !

Tu m'affliges... Alexandre !

* * *

Poursuivons :

« Nous nous divisons pour déjeuner dans les divers restaurants anglais, français, etc. »

Et de cinq !

* * *

Le soir, un banquet nous réunissait tous à l'hôtel du Passage (Funkler), et le toast de notre président remerciait les ingénieurs des ponts et chaussées qui nous avaient guidés et expliqué tous ces importants travaux. Le soir ainsi que les soirs précédents et suivants, nous visitons le Park Schouburg (genre Eden), le cirque Oscar Carré, le concert à l'Exposition, l'établissement van Laar (dégustation d'huitres).

Et tu en es sorti intact, Alexandre ?

* * *

Alexandre se rend à Harlem :

Des voitures découvertes nous attendaient à la gare et nous conduisirent d'abord à l'église où se trouvent les orgues si renommées, qui nous versèrent leurs flots harmonieux.

I ! ! !

Nous sommes allés visiter le Bruquis, où M. Van de Bonn, ingénieur en chef du Waterstaat, et M. Blom, ingénieur, ainsi que d'autres personnes de cette administration, nous ont donné tous les renseignements sur ces travaux prodigieux, et sur le fonctionnement des pompes qui se sont mises en marche à notre arrivée, en faisant mouvoir des masses d'eau de 300 à 400 m³ par minute, pour les élever à environ 5 mètres de hauteur. Alors des vins du matin et du champagne, accompagnés de pâtisseries nous furent offerts pour faire patienter la faim que l'air vif du polder éveillait en nous.

Et de sept !

Nous sommes alors rentrés en ville et sommes allés visiter, à l'hôtel-de-Ville, la belle galerie de tableaux de Frans Hals et autres célèbres peintres hollandais. Un déjeuner somptueux nous attendait, à l'hôtel Jacobi, à Harlem, à 12 heures et demie.

Et de huit !

J'aime la douce impartialité d'Alexandre.

Quatre lignes pour les pâtisseries et les vins du matin, trois lignes pour Frans Hals et les célèbres peintres hollandais et trois lignes pour le déjeuner.

Chaque chose à son compte.

* * *

Nous avons passé quelque temps sur le grand canal d'Amsterdam à la mer du Nord et avons pu y examiner les principaux travaux importants suivants : 1^{er} barrage du golfe de l'Y (Schellingwoude); 2^e machines d'épuisement sur ce barrage; 3^e écluses très importantes dans ce barrage; 4^e le canal proprement dit et ses embranchements.

Quelle profonde intelligence, cet Alexandre.

Il se trouve sur un canal, et parmi les travaux importants que l'on a dû accomplir pour faire ledit canal, M. Neujean (Alexandre) découvre tout de suite le creusement du canal.

De tes enfants, sois fier, ô mon pays !

* * *

Nous avons dîné (et de neuf, dit Alexandre, à Amsterdam, y passé la soirée dans divers endroits et notre dernière nuit dans cette ville.

Oh Alexandre ! un père de famille !

* * *

Le lendemain, samedi matin, à 8 heures, nous nous sommes retrouvés à la gare d'Amsterdam, sauf l'un de nos plus joyeux compagnons, M. Boudier, ingénieur-constructeur, dit le colonel, qui s'était trouvé dérangé la nuit. Nous avons appris, depuis, que son dérangement n'avait eu aucune suite fâcheuse et qu'il était retourné le dimanche en France directement.

Es-tu content, mon colonel ?

A propos Alexandre, quand vous dites dérangé, est-ce indisposé peut-être que vous voulez dire ?

Nous partons d'Amsterdam à 8 heures pour arriver à La Haye à 9 heures 35 minutes. Des voitures nous y attendaient pour nous conduire à Scheveningue, en traversant la ville et la belle avenue; ensuite nous passons quelque temps sur cette belle plage de Scheveningue en admirant la mer du Nord qui s'y présente dans les meilleures conditions (elle s'était probablement surpassée pour vous faire honneur !) pour une station balnéaire.

Nous remontons en voiture et allons voir les Dunes, le bois et rentrons à La Haye pour y déjeuner, au restaurant Van der Pyl. (C'est toi qui l'as mérité, malheureux, la pile !) Ensuite nous visitons le musée de peintures où nous remarquons la leçon d'anatomie de Rembrandt, et nombre d'autres tableaux de maîtres hollandais. A 2 heures, nous montons dans le train, qui nous conduit à Feyenoord.

Et voilà l'école hollandaise étudiée à fond.

* * *

Nous partons de Feyenoord à 4 h. 25 pour rentrer

à Rotterdam, pour y dîner (et de dix) au Jardin zoologique à 5 heures.

Le choix du local de ce repas est des plus heureux.

On voit au moins que nos frères de Hollande ont su apprécier, à sa juste valeur, le rédacteur du *Journal de Liège*.

Qui sait si l'administrateur du jardin n'a pas spéculé un fait, en faisant payer un supplément aux personnes qui auront vu notre compatriote mangeant ?

Nous en avons fini avec la Hollande — mais non pas avec notre brillant confrère.

Samedi, nous continuerons l'analyse du brillant article que Charles-Auguste — qui a du nez — s'est empressé d'insérer.

Quant à M. Alexandre Neujean, qui est chimiste, il ne pourra évidemment trouver mauvais que nous nous mettions, comme lui, à analyser les matières encombrantes.

Seulement, nous ne pouvons, comme l'habile ingénieur-chimiste-littérateur, nous charger de les épurer.

(La suite au prochain numéro.)

CLAPETTE.

La Foire.

Autour de cette bien-venue vont graviter — un mois — les préoccupations de tout le petit monde liégeois.

Elle est, dans les ateliers de jeunes filles, le sujet des chuchoteries étouffées, des regards énigmatiques, furtivement coulés. Et, à la sortie, la liberté reconquise, ce sont, égrenés le long des rues, de beaux rires rouges, pleins de sous-entendus fripons — comme les minois. Ils disent les délices des beignets au rhum croqués, la veille, à belles dents, la bouche toute poudrée de sucre fin, dans l'ombre blanche des logettes; ils avouent les serments du bout des doigts — gantés — les serments du bout des lèvres — menteuses — et les baisers de gratitude consentis dans les frisons follets et agaçants de la nuque.

Et les bons jeunes gens, énorment de ces privautés, ne soupçonnent pas à quelles émissions onéreuses de financiers, en quête d'un capital, leurs compagnes ont souscrites parfois — afin d'ostenter la robe neuve qui met une male rage au cœur des amies et le fentre où, les ailes déployées, dort un oiseau de paradis.

* * *

Ce n'est pas à dire que la *grisette* — cette fille, vaillante à l'ouvrage autant qu'au plaisir, incapable de pareille spéculation — ait disparu. Mais elle devient terriblement rare, quoique notre ville soit peut-être la seule du pays, où il s'en rencontre encore un assez joli bataillon. Cherchez plutôt. A Bruxelles, point. Etant farands (mot on ne peut mieux approprié à l'endroit) les gens de là-bas ont inoculé aux Jenny l'ouvrière, le goût du luxe et du tape-l'œil.

De la mansarde traditionnelle, elles sont descendues dans la rue — pour se faire admirer — et elles y sont restées. Brisée, l'aiguille diligente; méconnu le pot-à-fleurs [de l'innocence] ! Les cadettes, pour s'épargner la peine de l'ascension, les avaient attendues sur le trottoir. C'est une façon de tenir le haut du pavé. Ailleurs, la note bonne enfant, sans calcul ni prétentions, est mise en bière par les jeunes ventripotents que son usage abalourdît.

Leur coupe des plaisirs n'est qu'une chope et l'ivresse de leurs sentiments rouffe dans les coins.

Heureux les Rodolphes et les Marceus dont les hommages sont agréés par ces charmantes Mimis, joyeuses d'un rien, contentes de tout — pourvu que ce tout soit jeune, qu'il ait du cœur et de l'argent — un peu — et de l'esprit — quelquefois.

* * *

On pourrait diviser, en nombreuses catégories, les représentants du sexe fort pour qui la foire est la promenade de chaque soir. Mais laissons les classifications aux savants. Si nous leur chipions encore ça, que leur resterait-il ?

Saluons plutôt quelques types, journalièrement rencontrés, et prêtons un bon l'oreille à leur conversation.

LE NAÏF.

— Chic... mon cher ! avec qui donc est-elle collée ?

— Avec le grand chose, une bête !

— Y a-t-il mèche ?

LE POTINIER.

Tu sais, j'ai rencontré Jules avec sa gatte....

— Qui ça, Jules ?
— Jules Machin, pableu, rue *** n° ***.
Figure-toi, mon cher, qu'il s'esquive de chez lui, à pas de loup, quand ses auteurs sont couchés. Les serrures sont huilées : tu comprends.

— Parfaitement.
— Assez réussi, hein ? *Motus* n'est-ce pas !

L'IRRÉSISTIBLE.

— Ça n'a pas fait un pli, mon vieux. Je l'aborde, nous causons, elle accepte. Souper au *Parisien*. Je l'accompagne chez elle. Délicieuse ! Et, tu sais, pas tendre... pour les autres. Tous remballés. C'est de l'histoire. Adieu. Une de ses amies m'attend... Ça marche tout seul aussi.

L'ENNUYÉ.

— Ça m'embête, moi, tout ce monde. On est bousculé, heurté ; un tas de gens vous enfonçant leurs coudes dans la poitrine et vous marchant sur les pieds. C'est insupportable.
— Allons-nous-en.
— Où ? Si tu crois qu'il fait plus gai, ailleurs....

Restons-en là, aujourd'hui. La foire est un inépuisable sujet et nous aurons l'occasion d'y revenir.

PÉDRILLE.

CHRONIQUE

Le truc de Jonathan

Jamais procès n'avait fait plus de bruit dans le monde entier que celui de Mlle Crapouillot. Lorsqu'elle avait passé en cour d'assises pour avoir vitriolé son amant infidèle, tous les journaux français et étrangers avaient fait sur son compte des kilomètres de copie. Et, après son acquittement, absolument inattendu, il y avait eu une explosion de stupéfaction en Europe aussi bien qu'en Amérique... Songez qu'elle avait non seulement défiguré, mais aveuglé sa victime !

Naturellement, puisqu'on l'avait acquittée, on l'avait mise en liberté immédiate. Mlle Crapouillot rentra chez elle, littéralement abruti par ce dénouement imprévu. Elle avait compté sur dix ans de réclusion, au moins, et voici que, solennellement, la justice de son pays la déclarait innocente.

Mais l'Ange du vitriol, comme l'appelaient déjà quelques journaux, n'était pas au bout de ses étonnements, car, pendant le mois qui suivit, la poste lui apporta plus de cinq cents lettres dont la teneur était à peu près identique. Elles lui étaient adressées par des originaux de tous les pays qui, désireux de mettre sur la liste de leurs conquêtes, une héroïne de cause célèbre, lui offraient, avec accompagnement de billets de banque, l'expression de leur considération distinguée... Mlle Crapouillot était vertueuse à sa manière. D'ailleurs, elle avait de quoi vivre sans le secours de personne ; aussi jeta-t-elle toutes ces lettres au feu, sans répondre à une seule.

Il y avait juste deux mois et demi qu'elle était sortie de prison, lorsque sa bonne vint lui dire un jour qu'un gentleman à barbe désirait lui parler. En même temps, elle lui remettait la carte du visiteur, carte ainsi conçue :

« JONATHAN RASCAL
New York »

— Faites entrer, dit Mlle Crapouillot.

M. Jonathan Rascal, esquire, fut immédiatement introduit. C'était un personnage d'une cinquantaine d'années, d'une tournure essentiellement yankee, d'aspect austère...

Dans un français extraordinaire, il expliqua qu'il était banquier à New-York, plusieurs fois millionnaire et, par dessus le marché, grand admirateur des femmes énergiques. Il avait lu dans tous ses détails l'affaire Crapouillot, s'était épris de son hérosisme et venait lui offrir sa main et ses millions.

On ne met pas à la porte un homme qui vous fait des propositions pareilles. Revenue de son saisissement, Mlle Crapouillot l'écouta, lui dit qu'elle verrait, et l'autorisa à revenir. M. Jonathan Rascal revint le lendemain, puis le surlendemain, puis tous les jours. Invariablement, il apportait un bouquet magnifique. Peu à peu, Mlle Crapouillot se laissa gagner à l'éloquence de son jargon plein d'amour et d'allusions à ses bank-notes. Elle hésitait cependant, méfiante comme a droit de l'être une femme qui s'est vue dans la pénible nécessité de vitrioler son premier amant. Mais M. Jonathan Rascal semblait si sérieux avec sa cravate blanche et ses gestes anguleux que, peu à peu, la confiance vint à Mlle Crapouillot... et, par un beau jour de septembre, son mariage fut célébré dans toutes les règles. Le soir même, M. et Mlle Rascal partaient pour le Havre le lendemain matin, ils s'embarquaient pour les Etats-Unis.

La traversée fut mauvaise, mais M. Rascal se montra parfait pour sa femme, et ne laissa à nul autre le soin d'éplucher les oranges dont elle faisait son unique nourriture.

Enfin après onze jours de traversée, on débarqua à New-York, et Mlle Rascal, installée par son mari dans une jolie maison de la cinquième avenue, ne tarda pas à se trouver beaucoup mieux. Elle fut même bientôt assez complètement rétablie pour sortir ; mais, quand elle voulut mettre le pied dehors, son mari s'y opposa énergiquement, et, avec toutes sortes de raisons scientifiques, lui persuada que, pendant un mois, l'air de l'Amérique est pernicieux pour les jeunes femmes qui arrivent d'Europe.

Mlle Rascal, fort touchée du soin que son mari prenait d'elle, n'insista pas. Seulement, elle se mit à s'ennuyer horriblement. Pendant les premiers jours, la visite de son hôtel avait suffi à la distraire, mais maintenant, elle le connaissait de fond en comble. Aussi fut-ce pour elle une grosse joie quand son mari lui annonça qu'il avait organisé un grand bal pour le samedi suivant, afin de lui faire connaître la meilleure société new-yorkaise.

Le soir même, les tapissiers s'emparèrent de la maison...

— Qu'est-ce que c'est que ce tourniquet ? demanda le lendemain Mlle Rascal à son mari, en voyant les ouvriers disposer, à la porte du vestibule, un appareil semblable à ceux qui se trouvent à l'entrée de toutes les expositions.

M. Rascal parut légèrement embarrassé, et répondit que c'était là une mode américaine, pour mieux compter ses hôtes...

Enfin, le soir du bal arriva. Mlle Rascal était charmante dans sa toilette qu'elle avait apportée de Paris.

A dix heures, la foule des invités était déjà considérable. M. Rascal debout, à côté de sa femme, dans le grand salon, les regardait avec satisfaction. Quelques-uns l'interpellaient. Il eut un geste comme s'il les priait de patienter. A onze heures et demie, enfin, comme on commençait à s'écraser, il poussa un hem ! sonore, et entama une manière de discours qui dura près d'un quart d'heure et avait des allures de boniment. Mme Rascal, qui ne savait pas un mot d'anglais, l'écoutait avec embarras, car elle voyait bien qu'il était question d'elle. Positivement, son mari paraissait faire les honneurs de sa personne. A la fin de son discours, il ouvrit une grande boîte, pleine de centaines de photographies, et il se mit à les vendre aux assistants, à raison d'un dollar la pièce. Tout aurait été enlevé très certainement si Mme Rascal, comprenant tout enfin, ne s'était subitement évanouie en poussant un cri d'horreur... Son mari était tout simplement un barman qui l'avait épousée pour l'exhiber comme un phoque savant, et le tourniquet du vestibule était tout simplement là pour enregistrer le nombre des entrées.

Quand Mlle Rascal revint à elle, elle était seule, assise dans un fauteuil. Tous les visiteurs étaient partis et son mari était en bas, occupé à faire sa caisse. Le plus grand désordre régnait dans le salon. Ça et là, il y avait des papiers oubliés par les spectateurs. Mlle Rascal en ramassa un. C'était un prospectus, imprimé en quatre langues : anglais, allemand, espagnol et français, et faisant savoir que la célèbre vitrioleuse Crapouillot était visible au prix de 2 dollars par tête, et donnait des séances particulières pour 50 dollars.

— Des séances particulières !... qu'est-ce qu'ils entendent par séances particulières !... s'écria Mlle Rascal d'une voix aiguë, et, la pudeur se joignant à l'indignation, elle s'évanouit de nouveau, tandis que son mari, dans le vestibule, entonnait le *Yankee Doodle* d'une voix éclatante, parce qu'il venait de constater que cette première séance publique lui rapportait cinq mille dollars !

GASTON VASSY.

Le Roi des Inventeurs.

Un monsieur qui finira par croire que c'est arrivé, c'est M. Robert-Gillon, directeur du *Propagateur*, le journal le plus folichon qui ait jamais vu le jour en notre ville. Cet original intitulé le premier-Liégeois de son dernier numéro, emprunté textuellement au *Bulletin du Musée Commercial* de l'Etat :

Le Musée commercial de Bruxelles,

Promoteur : M. Robert-Gillon, de Liège.

Disons tout de suite que M. Robert-Gillon étant président d'une *Société des Inventeurs*, organisée il y a quelques années par feu M. l'avocat Baudry, est bien obligé, en cette qualité, d'inventer de temps en temps quelque chose.

Nous sommes allés aux renseignements et nous avons appris que c'était la Chambre de commerce de Liège (Union commerciale et industrielle) qui a, notoirement, la première, recommandé au gouvernement la création d'un musée d'échantillons à l'intérieur. Elle nous a confirmé, ce dont nous avions conservé un vague souvenir, que l'idée de cette création avait surgi à l'occasion d'un rapport signé par MM. Alphonse Scholberg père, fabricant d'armes, Fernand Reuleaux, conseiller communal, et Max Goebel, ingénieur, rapport communiqué au gouvernement et développé en assemblée publique à Liège et à Bruxelles. Mais elle nous a fait savoir, en même temps, qu'il n'entrerait pas dans son intention de revendiquer, par une discussion avec M. Robert-Gillon, les titres dont celui-ci s'affuble. Pourquoi ?

On nous assure que le *Propagateur*, dont nous reproduisons quelques extraits aussitôt que la plume élégante de M. Robert-Gillon y reparaitra, est subside par le Ministère de l'Intérieur ! ? ?

DÉCEPTION

Nos gouvernants en font de belles... Il y a quelque temps, nous trouvant en villégiature, dans une des plus jolies localités des environs, Esneux, puisqu'il faut l'appeler par son nom, nous entendions tout à coup retentir les joyeux accords d'une harmonie de la localité... Que pouvait-il se passer ? Informations prises, voici ce que nous apprimes :

Monsieur X..., industriel et notable de l'endroit, avait appris officieusement que, dans quelques heures, il pourrait librement orner sa boutonnière du ruban traditionnel.

En présence de cette bonne nouvelle, qui avait été annoncée bien indiscrètement, le récipiendaire s'attribuait une récompense que revendiquait son frère au même titre que lui à savoir : *services rendus au pays, à l'industrie et à l'enseignement*.

Il n'en fut rien hélas ! Il eut la sérénade — mais pas le ruban.

Ce qu'on a ri à Esneux de cette sérénade, par anticipation....

Moralité : Ne jamais prendre un désir pour une réalité.

Pavillon de Flore

Ce soir, *Le Jour et la Nuit*, la charmante opérette de Lecoq. Nous avons assisté à la répétition générale et nous pouvons prédire un succès. Ensemble remarquable, costumes frais, décors neufs, tout y est.

Quant à la musique, elle est adorablement gentille.

C'est plus qu'il n'en faut pour attirer la foule.

THÉÂTRE-ROYAL.

Liège, le 9 octobre 1883.

A Messieurs les abonnés et habitués du Théâtre-Royal de Liège.

Messieurs,

Le Conseil communal m'ayant confié la direction du Théâtre-Royal, j'ai l'honneur de vous soumettre les conditions de l'abonnement, ainsi que le tableau de la troupe que j'ai réunie pour l'année théâtrale 1883-1884.

Je ne négligerai aucun soin pour assurer les exécutions vraiment artistiques d'un répertoire que je m'efforcerai de varier et j'espère me montrer digne de la bienveillance dont vous m'avez déjà donné tant de preuves, et de la confiance que l'Administration communale a mise en moi.

Veillez agréer, Messieurs, l'assurance de mon profond respect.

Ed. GALLY.

ANNÉE 1883-84.

TABEAU DE LA TROUPE.

Administration.

M. Ed. Gally, directeur, administrateur de la scène.

MM. Emmanuel, régisseur général, parlant au public ; Jourdan, secrétaire général, comptable ; Pary, deuxième régisseur ; Genot, régisseur des chœurs.

Orchestre.

MM. Cambon, premier chef d'orchestre ; Radenez, 2^e chef, pianiste-accompagnateur ; Jardon et Galopin, répétiteurs. Cinquante musiciens.

Employés.

MM. Roussel, contrôleur général, chargé de l'abonnement et de la location ; Andrien, chef machiniste ; Armand Roques, coiffeur ; Lontin, souffleur ; Voytot, costumier ; Clavé, tapissier-accessoiriste ; Villette, chef comparse ; Célos et Bernier, peintres-décorateurs ; C. Couchant, imprimeur.

Grand-opéra, traductions, opéra-comique et opérette.

MM. Delabranche, fort-ténor. — Maire, 1^{er} ténor léger et traductions. — Bétrancourt, 2^e ténor. — Barrière, 3^e ténor. — Fontaine, baryton de grand-opéra. — Ferd. Martin, baryton d'opéra-comique, au besoin de grand-opéra. — Gally, 1^{re} basse de grand-opéra. — Conte (ainé), 1^{re} basse d'opéra-comique et traductions. — Badioli, 2^e basse d'opéra-comique. — Deprez, 3^e basse. — Emmanuel, trial. — Farny, second trial. — Fleury, larquette. — Grante, coryphée ténor. — Dubois, coryphée basse.

Mmes Martinon, forte-chanteuse falcon. — Dorrell, forte-chanteuse contralto. — Gally-Larochelle, 1^{re} chanteuse-légère. — Duquesne, 1^{re} chanteuse-légère. — Fleury-Pillard, 1^{re} dugazon, des Galli-Marié. — Grante, 2^e dugazon, des premières. — Parny-Leblanc, des secondes dugazons. — Noaillez, mère-dugazon. — Laure Reuters, 1^{re} danseuse noble, maîtresse de ballet. — Elisa Reuters, 1^{re} danseuse demi-caractère. — Hélène Reuters, 1^{re} travestie, deuxième 1^{re} danseuse. 40 choristes hommes et dames.

Il paraît que les choristes sont plus nombreux que les années précédentes.

Comédies. — Levers de rideau.

MM. Fleury, Parny, Grante.
Mmes Parny-Leblanc et Grante.

PRIX ET CONDITIONS DE L'ABONNEMENT POUR L'ANNÉE THÉÂTRALE 1883-84.

L'abonnement est personnel et sera obligatoire après le premier mois.

L'année théâtrale commencera du 25 octobre au 1^{er} novembre 1883 pour finir fin avril 1884.

Il sera donné 84 représentations (non compris les abonnements suspendus), ce qui représente sept mois d'abonnement.

Le mois d'abonnement sera composé de 12 représentations qui auront lieu les mardis, jeudis, et dimanches. En-dehors de ces jours, il pourra en être donné quelques-unes abonnement courant, pour compléter les 84 représentations.

Dans le cas où une représentation d'artistes de passage devrait se donner un jour d'abonnement courant, l'Administration se réserve le droit de suspendre l'abonnement pour ce jour-là et de rendre la représentation un autre jour à Messieurs les abonnés.

L'abonnement sera souscrit pour toute l'année, le prix en sera payé d'avance par septième, à M. Roussel, contrôleur.

Lors des abonnements suspendus, Messieurs les abonnés auront la préférence pour la location de leurs places, à condition d'en donner avis au bureau de location l'avant-veille de l'abonnement suspendu avant-midi.

Les inscriptions à l'abonnement seront reçues au bureau de location, à partir de ce jour.

Messieurs les abonnés titulaires auront la préférence jusqu'au 22 du courant à 3 heures de relevée.

Tous les lundis représentation abonnement suspendu.

Les personnes qui croient avoir droit à des entrées de faveur sont priées de s'adresser à l'Administration avant le 22 courant, afin de régulariser leurs droits.

Les débuts des artistes se feront comme par le passé ; l'artiste, pour être admis, devra réunir les deux tiers des suffrages.

Prix de l'abonnement.

Loges avec salon, fr. 40 ; fauteuils d'orchestre, baignoires, balcon, loges de côté 1^{er} rang, loges de balcon, fr. 32 ; stalles et 1^{er} loge de 2^e rang, fr. 26 ; parquet, fr. 15 ; parterre et secondes loges, fr. 12.

Prix des places au bureau

Loges avec salon 1^{er} et 2^e rangs, fr. 5 ; fauteuils d'orchestre, 4.50 ; baignoires, 4.50 ; loges de balcon, 4.50 ; loges de côté 1^{er} rang 4.50 ; balcon, 4 ; loges 2^e rang, 3.50 ; stalles, 3.50 ; parquet, 2 ; parterres, 1.50 ; secondes loges 1.50 ; amphithéâtre des secondes, 1.50 ; 3^e loges 1 ; amphithéâtre des troisièmes, 50 centimes.

Il sera perçu 50 centimes par place prise à l'avance au bureau de location.

Le bureau de location est ouvert tous les jours, à partir de ce jour, de 10 heures du matin à 4 heures de l'après-midi, et les dimanches et fêtes de 10 à 5 heures.

Ouverture du 25 octobre au 1^{er} novembre.

On remarquera que dans les conditions de l'abonnement, il y a un changement heureux à signaler. M. Gally a abaissé à 26 fr. l'abonnement dans les premières loges de 2^e rang.

THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE

Bureaux à 7 h. Rideau à 7 1/2 h.

Tous les Soirs

Immense succès du Théâtre du Châtelet.

MICHEL STROGOFF

pièce à grand spectacle, en 5 actes et 16 tableaux, de MM. Dennery et Jules Verne, musique de M. Arlus. Matériel et privilège de MM. Duquesnel, Roehard et Co, directeurs du Châtelet, administration de M. Eugène Lavigne, 16 décorations nouvelles, peintes par MM. Lavaste, Chéret, Robecchi et Nezel ; 300 costumes dessinés par Thomas, exécutés par Mlle Aline. Artifices de la maison Ruggieri.

DEUX GRANDS BALLETS réglés par Mlle Passani, maîtresse de ballet, exécutés par Mlle Passani, 1^{re} danseuse-étoile, 4 secondes danseuses et 20 dames du corps de ballet.

Distribution des tableaux : 1^{er} tableau, le Gouverneur de Moscou. — 2^e tableau, fête populaire, Moscou illuminé, ballet. — 3^e tableau, retraite aux flambeaux, par les fifres et les tambours du régiment de Préobragenski et les trompettes à cheval des chevaliers gardes. — 4^e tableau, le relais de poste. — 5^e tableau, l'Isba du télégraphe. — 6^e tableau, le champ de bataille. — 7^e tableau, la Tente d'Ivan Ogareff. — 8^e tableau, le Camp de l'Emir. — 9^e tableau, grande fête tartare, ballet. — 10^e, 11^e, 12^e, 13^e et 14^e tableaux, Grand panorama. — L'Incendie d'Irkoutsk, peints par M. Robecchi. — 60 versets en radeau sur l'Angara. — 15^e tableau, les deux Strogoff. — 16^e tableau, l'armée russe triomphante.

PRIX DES PLACES : Loges salon, fr. 5.00 ; Premières loges 1^{er} rang, 4.00 ; fauteuils, 4.00 ; Baignoires, 4.00 ; balcon, 4.00 ; 1^{re} loges 2^e rang, 3.50 ; stalles, 2.50 ; parquet, 2.00 ; parterre, 1.50 ; secondes loges, 1.50 ; galerie des secondes, 1.50 ; troisièmes loges, 1.00 ; Amphithéâtre, 50 cent. Il sera perçu 50 cent. en sus par place prise en location. — Le bureau de location est ouvert de 10 h. du matin à 4 h. de relevée, et de 10 à 5 h. les dimanches et fêtes.

Le spectacle sera terminé à 11 1/2 heures.

Théâtre du Pavillon de Flore

Direction Is. RUTH

Bur. à 6 0/0 h. Rid. à 6 1/2 h.

Dimanche 14 octobre

Le Jour et la Nuit, opéra bouffe en 3 actes, par MM. Vanloo et Leterrier, musique de Lecoq.
Thérèse ou l'Orpheline de Genève, drame en 3 actes.

Liège. — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Etuve, 12.

ALA FOIRE

PAR Crac

LA CHASSE AUX BEIGNETS.



A L'ABONDANCE
DES DOUCEURS



GRANDE
REPRÉSENTATION
DERRIÈRE LES BARAQUES
ON N'A PAS LE DÉSAGRÉMENT
D'ATTENDRE



UN ÉTALAGE QUI NE
MANQUE PAS DE...CHIC!

LE PROFESSEUR
PIERRE N'É SANS BRAS



TOUJOURS DU PIANO ET TIENT LES PÉDALES

CE QUE L'ON REGRETTERA TOUJOURS.



PARCE QU'ON N'A PAS VU
CONDUIRE TOTO VOIR L'ENFER
ON LA CHEZ SOI.

Crac